

**Article écrit par une jeune TRIELLOISE en août 1944 et publié dans le journal américain en langue française "Le Travailleur" de WORCESTER (Massachusetts) U.S.A. le 12 juillet 1945**

TRIEL est une ville de 4.000 habitants, sise sur la rive droite de la Seine à 35 kilomètres de PARIS. Sur les coteaux, au-dessus de TRIEL, se trouvent les bois de l'Hautil et sous toute leur étendue, d'environ 15 kilomètres, d'immenses carrières de plâtre désaffectées servent de champignonnières à 50 mètres sous terre. L'accès des carrières se fait à 3 kilomètres en côte. En face de TRIEL, la ville de VERNEUIL sur la rive gauche de la Seine.

Toute la semaine qui s'écoula du 21 au 28 août fut féconde en événements militaires locaux. Les Américains arrivés et installés à VERNEUIL, dans la plaine depuis le 25 août, commencèrent à canonner les Allemands qui se trouvaient tout au long des hauteurs des bois de l'Hautil. Les nuits étaient très agitées, le sommeil troublé par de fréquents crépitements.

De nombreuses personnes déjà apeurées, avaient pris la précaution de monter tous les soirs coucher dans les carrières pour éviter les bombardements. Vendredi soir, 25 août, mes parents et moi, nous n'étions pas encore couchés quand nous entendîmes un sifflement, puis un éclatement qui nous firent instinctivement baisser la tête. C'était un obus qui venait de passer au-dessus de chez nous pour éclater plus loin. Deux autres suivirent à de courts intervalles; affolés, nous prîmes des vêtements chauds, la valise de ravitaillement préparée d'avance, Sulky - notre petit chien - dans un panier et nous partîmes passer la nuit chez nos voisins qui avaient creusé une tranchée dans leur jardin.

Nous étions quinze dans cet abri où nous sommes restés jusqu'à 6 heures du matin. De temps en temps je sortais avec une compagne voir ce qui se passait dehors, mais dès que nos oreilles percevaient un sifflement, nous rentrions précipitamment et avant que l'éclatement sinistre n'ait lieu. Nous sommes retournés chez nous samedi 26 août à la lumière du jour et avons profité du calme pour faire la grasse matinée.

Le bruit courait à ce moment que TRIEL était épuré des individus d'Outre-Rhin et la population commençait à respirer. Une bonne heure, nous restâmes sur une hauteur proche de notre propriété avec des voisins et au moyen de jumelles, nous pûmes reconnaître des tanks américains à VERNEUIL, et même, pour notre grande joie, un beau drapeau tricolore planté dans la plaine.

Nous eûmes une grosse déception le lendemain dimanche 27 août car le pays était encore infesté par les Allemands. Dans la matinée, ordre fut donné à tous les riverains, côté TRIEL, d'évacuer leurs maisons pour éviter d'être victimes de l'échange de la canonnade qui s'accroissait. Après déjeuner, nous nous réfugiâmes chez des voisins qui ont une cave solide et une partie de bridge occupa l'après-midi. Dans la soirée les riverains rentrèrent chez eux, mais le bruit courut que les Allemands exigeaient pour le lendemain, l'évacuation de toute la population sur les routes à 15 kilomètres minimum de TRIEL

Tout le monde maugréait de façon véhémement, car la menace de partir sur les routes nous affolait et, d'autre part, la canonnade redoublait d'ardeur. Aussi la nuit que nous passâmes, étendus sur des transats (chaises-longues) dans la cave de nos voisins fut affreuse. Pendant ce temps, des pourparlers étaient activement menés par le Conseil Municipal pour décider les Boches à annuler leur ordre d'évacuation sur les routes.

Lundi matin, 28 août, les gendarmes passaient à partir de six heures de porte en porte, pour aviser la population qu'elle devait se rendre avant neuf heures dans les carrières distantes de 3 kilomètres de TRIEL sur les hauteurs.

C'était déjà une atténuation sensible de nos mésaventures, mais nous étions tous inquiets ici ne sachant pas la durée de notre séjour souterrain, ni quel serait notre sort, aussi la grave question du ravitaillement se posait pour les mères de famille.

Rapidement chacun fit ses préparatifs de départ, et l'exode pénible commença avec toutes sortes de véhicules : brouettes, cycles, remorques de cycles, chars à main, charrettes. Les carrières sont immenses et l'on ne peut calculer leur superficie, car elles s'étendent sur une quinzaine de kilomètres de longueur. Les cultivateurs y pénétrèrent même avec leurs charrues, leurs chevaux, leurs vaches, etc... Sulky qui d'habitude, s'en allait vadrouiller dès que l'occasion s'en présentait, ne voulut pas broncher ce matin, il sentait quelque chose d'anormal. L'entrée des chiens étant interdite dans les carrières, nous étions inquiets pour le nôtre à qui d'ailleurs nous avons pris la précaution de laisser de quoi manger et boire pour deux ou trois jours. Nous étions donc bien en peine pour Sulky quand nous eûmes l'idée de le mettre dans le jardin de notre voisin avec sa petite chienne. Nous partîmes donc plus tranquilles en pensant que nous le laissions en société et avec de quoi manger dans notre jardin.

Le chemin jusqu'aux carrières en côte fut dur à franchir car il fallait charrier nos affaires. Maman et moi avons chacune une valise et des couvertures et papa traînait notre remorque sur laquelle nous avons entassé des chaises-longues, oreillers, valises de provisions, et autres. En route, chacun cherchait à aider les autres.

Nous arrivâmes aux carrières vers 8 h 30, il avait plu, le sol était "glueux", nous y pénétrâmes tant bien que mal aidés par des équipes nationales. Les glissades étaient fréquentes, on pataugeait dans la terre glacée.

A peine entrés dans notre nouveau gîte, j'eus la joie de retrouver mon amie Colette LEGRAND qui s'y trouvait déjà avec sa Grand'Mère, sa soeur Eveline et son frère Gérard. J'appris aussi que mon autre amie Suzanne GRATEAU était déjà là avec sa famille. Nous retrouvions ainsi des connaissances et le temps devait nous paraître moins long.

Avec nos amis et voisins Monsieur et Madame MARECAUX, nous nous sommes installés dans un coin des innombrables coins de la carrière car il n'y avait qu'une lampe de 25 bougies tous les cent mètres et à 20 mètres de hauteur. Il était impossible de se repérer dans une telle immensité et pour point de repère, on était obligé de prendre des objets tels un édredon rouge, une voiture d'enfant, on encore une famille connue, etc...

La matinée du lundi passa rapidement, chacun étant préoccupé à préparer son habitation de fortune et à s'organiser du mieux possible. Vint l'heure du déjeuner. Un habitant de la lune serait descendu à ce moment-là qu'il nous aurait cru à l'époque de la préhistoire, car nous mangions sur nos genoux, sans couverts ni assiettes. Le repas fut simple mais consistant viande froide, confiture, sucre, fruits.

Ensuite, et pour ne pas déroger à leur habitude estivale, mes parents firent la sieste. Quant à moi, j'ai pu retrouver mes amies Colette et Suzanne et quelques autres camarades et nous avons tous ensemble prospecté l'immensité des souterrains. L'après-midi fut terminé par un bridge à la lueur d'une bougie posée sur la mallette où le mort alignait ses cartes. Les joueurs et la mallette se trouvaient sur le matelas servant de lit à la famille amie MARIN.

Détail comique parmi les navrants : un débitant de tabac de TRIEL ne voulant pas risquer de voir les Boches lui souffler sa marchandise, faisait appel à ses clients à qui il distribuait, par anticipation, leur prochaine ration de tabac et de cigarettes. Les resquilleurs se débrouillaient pour avoir double ration, alors que les retardataires et les peu débrouillards n'en eurent pas du tout.

Naturellement, les bruits et les informations de "Radio-Carières" circulaient rapidement et les "on dit" de source sûre quoique fantaisistes étaient nombreux.

L'heure du dîner arrivée de nouveau et le même frugal repas fut servi. Je passai l'après-midi avec mes amies, alors que mes parents et les MARECAUX étendus sur leur chaise-longue devisaient avec anxiété sur nos vicissitudes.

Durant la journée eut lieu la distribution d'un demi-litre d'eau potable par personne et 200 grammes de pain pour chacun, c'est tout. Heureusement que chacun avait apporté des provisions.

A noter qu'un bébé vint au monde dans une infirmerie de fortune composée de matelas, tréteaux, planches et presque sans lumière.

Chacun se dispose à passer la nuit de son mieux, les uns étendus sur leurs matelas, d'autres comme nous, mieux inspirés à cause de l'humidité, sur des chaises longues et d'autres sur de simples chaises ou des fonds de brouette. Enfin, toute la population de 4.000 habitants s'installa comme elle put. En plus de l'humidité, la température quoiqu'en plein été, était basse (10° maximum) aussi tout le monde se coucha bien emmitouflé.

Le lendemain matin 29 août, Monsieur le Curé avait avisé qu'il y aurait une messe à 8 heures, aussi dès 7 heures 30 nombreux furent ceux qui se trouvaient au rendez-vous fixé pour que l'on se rende à l'endroit où devait être célébré l'office. Il fallut marcher pendant longtemps à la lueur de quelques lampes électriques de poche et la plupart d'entre nous marchaient à tâtons. La cérémonie fut poignante; tout le monde: cultivateurs, commerçants, industriels, banquiers avaient le même état d'âme et toutes les prières se fusionnaient et se résumaient en quelques mots :

« Mon Dieu, protégez-nous et sauvez-nous. »

Après la messe, nous dégustâmes notre petit déjeuner composé de biscottes et de confiture et j'ai ensuite retrouvé mes amies. Mais les enfants surtout, dans l'obscurité, commençaient à trouver le temps long.

Même déjeuner que la veille et l'après-midi une charrette circulait distribuant encore un demi-litre d'eau et 200 grammes de pain. L'après-midi, de bonnes nouvelles se répandaient et donnaient du courage et de l'espoir à tous que l'heure de la délivrance approchait, on apprenait, en effet, que les Allemands avaient été délogés des hauteurs qu'ils occupaient et que les Américains avaient fait leur entrée dans la ville. Mais tout n'était pas fini.

Les Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.) parurent et mon amie Colette LEGRAND eut la joie de voir son frère Charles muni du casque, du fusil et du brassard. Ce n'est qu'alors que nous apprîmes que le chef des F.F.I. de TRIEL était notre ami Monsieur LEGRAND, Lieutenant de réserve.

Branle-bas général, les F.F.I. avant de libérer la population, voulurent profiter de la présence dans les carrières des miliciens et collaborateurs notoires de TRIEL pour leur mettre la main au collet. Aussi des rondes furent organisées toute la nuit pour arriver à dépister et arrêter tous ceux qui collaborèrent avec les Boches.

La nuit fut agitée d'une part, par les rondes des F.F.I. d'autre part, par l'impatience de voir pointer le jour de la délivrance, ce qui rendait tout le monde bruyant. Certains qui dormaient, ronflaient si fort que cela excitait l'hilarité de tout l'entourage. Aussi les taquineries occasionnaient le fou rire des éveillés et la colère des ronfleurs que l'on réveillait. Ce qui nous coûta le plus, ce fut la pénombre dans laquelle nous avons vécu 48 heures. Les gens rêvaient de voir par une lucarne puisqu'il était impossible de le faire autrement, un petit coin de ciel bleu, aussi, à la sortie, fûmes-nous tout éblouis par la clarté du jour et nous pûmes respirer à pleins poumons l'air pur matinal.

Le retour se fit plus rapidement, le cœur en joie, mais chacun était inquiet sur le sort de sa maison. Heureusement les Boches n'eurent pas le temps de piller, mais une quarantaine de maisons avaient été détruites par les bombardements. Nous retrouvâmes la nôtre intacte et notre premier soin fut d'arborer notre beau drapeau français au portail de notre propriété. Nous eûmes la joie aussi de retrouver notre Sulky sain et sauf à la maison. Il était temps que nous arrivions, car ses provisions étaient épuisées. TRIEL tout pavoisé aux couleurs Françaises et Alliées avait déjà une tout autre figure, les familles étaient en fête et fières d'arborer les drapeaux. Quand je vis le matériel si imposant des Américains, je ne pus m'empêcher de faire la comparaison avec les Boches qui, pour détalier plus vite, et faute de camions, s'emparaient de tous les véhicules qu'ils rencontraient, tels que : voitures à bras, bicyclettes, charrettes et autres.

Heureux et confiants, nous retrouvâmes tout en état chez nous et nous passâmes une bonne soirée chez nos amis et voisins MARECAUX en remerciant Dieu de nous avoir protégés et buvant à la santé des Américains qui nous avaient délivrés.

août 1944 - Christiane B.

Extrait de « TRIEL-SUR-SEINE 1939 A 1945 : VIE ET SOUFFRANCES LOCALES  
Pierre GRAND – A.DIFF Editions